

Marie-Claude  
**Barrette**

LA COUVEUSE

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média

## PROLOGUE

J e n'ai jamais imaginé ma vie comme un long fleuve tranquille. Je ne me suis jamais demandé pourquoi telle ou telle chose m'arrive et pas aux autres. J'ai toujours cru en l'amour, sans jamais rêver au prince charmant. J'ai toujours su faire face aux épreuves. Mes choix n'ont pas toujours été judicieux, mais je sais qu'au moment de prendre certaines décisions difficiles j'étais convaincue que c'étaient les bonnes. Quand j'attaque un projet, je déploie toute mon énergie pour le mener à terme. L'échec ne me fait pas peur. Comme dirait ma mère, j'ai la tête dure.

Le temps a toujours été un enjeu, j'ai souvent l'impression d'avoir un chronomètre entre les deux oreilles. Pourtant, je ne suis aucunement une *workaholic*. Dans ma planification du temps, mes loisirs sont comptés. Chaque matin, je me lève et je sais de quoi sera composée ma journée. J'aime prévoir des journées en pyjama, anticiper mes moments de loisir et rêver à mes vacances.

Je n'aime pas que l'on m'indique la façon dont je devrais penser, et c'est pourquoi j'ai de la difficulté avec les principes simili-spirituels où les adeptes nous disent sérieusement : « Si ça ne va pas, lance

ça dans les airs et l'univers répondra.» Je crois à notre force intérieure, que chacun est responsable de nourrir. Même si nous sommes bien entourés, il n'en demeure pas moins que devant l'épreuve nous sommes seuls. La mort est l'exemple ultime. Ma vie m'a permis de comprendre qu'il ne fallait pas tout mettre sur le dos des autres. Je ne veux pas que les gens fassent les choses à ma place, je veux partager autant les victoires que les défaites. J'ai besoin de mettre la main à la pâte. Je n'aime pas être protégée. Je veux connaître les faits et savoir ce que je dois affronter. Le doute m'habite, sans m'empêcher d'avancer.

Plusieurs de mes proches croient que si la réincarnation existe, j'ai dû être une lionne. Si tel est le cas, il m'en reste la chevelure. Je protège mon territoire. Je suis là pour défendre ceux pour qui c'est plus difficile. Depuis mon plus jeune âge, j'ai l'habitude de protéger les gens qui en manifestent le besoin. Je ne tolère pas l'injustice, l'idiotie et les mensonges.

J'ai une autre particularité : autant mes journées sont planifiées, autant je n'ai aucun plan de vie et je me permets de changer d'idée. Je ne voulais pas d'enfants, mais je suis tombée enceinte. Dès ce moment, j'ai su tout de suite que j'en voulais plus qu'un. J'imaginai déjà une tablée où les rires et les chicanes se côtoieraient. Je ne pensais pas que le chemin serait aussi difficile pour emplir cette table.

Aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai l'impression de m'être préparée pendant vingt-neuf ans à passer à travers les épreuves et les défis que je vais vous raconter. Il y a des moments dans la vie qui

nous transforment, où nous perdons nos repères,  
mais qui font de nous des personnes meilleures  
même si nous en sortons écorchés.



## CHAPITRE 1

**D**ernière journée des vacances de l'été 1999, le lundi 2 août. Je prends la route, direction Québec. Je dois subir ma deuxième amniocentèse en moins de neuf mois. Deux heures dans ma voiture, seule, la nostalgie s'empare de moi. Je repense à ma belle Angela qui, il y a une semaine, dans sa magnifique robe de bouquetière que ma mère lui a confectionnée pour le mariage de mon frère, n'arrêtait pas de dire à tout le monde qu'elle avait un petit bébé dans le ventre de sa maman. Cette fois, si je perds cet enfant, ça ne passera pas incognito. Angela a grandi et elle attend la venue de ce bébé autant que son père et moi.

J'entre dans le hall du centre hospitalier et je suis happée par une tristesse désarmante. La dernière fois, j'y ai laissé mon bébé. Le verdict a été sans appel. J'ai l'impression d'avoir un stroboscope dans la tête. Les images se multiplient, la douleur monte, j'ai peur qu'on me donne le même diagnostic. Je suis incapable d'avancer, je tiens mon ventre.

— Toi, petit coco, tu vas rester avec moi.

J'ai besoin d'en avoir le cœur net. Je me dirige vers la salle d'examen, mes jambes tremblent, j'ai les mains moites : j'ai peur.

J'entre dans la pièce. Le médecin m'attend et voit mon hésitation. Tout de suite, il se fait très rassurant.

— Bonjour, Marie-Claude. Tout devrait bien aller avec ce bébé. Nous sommes ici ce matin pour nous assurer que la suite se passera bien.

Toujours impressionnante, la longueur de cette aiguille qui permet au gynécologue d'effectuer une ponction du liquide entourant le bébé, en traversant l'abdomen de la mère. Ce n'est pas douloureux, mais c'est tout de même risqué.

J'aurai les résultats dans environ quatorze jours. Si ces derniers sont annonciateurs une fois de plus d'anomalies mortelles, je ne sais pas où je vais trouver la force de traverser cette épreuve. Je reprends la route, la musique de Leonard Cohen me détend. Je n'ai pas de contrôle sur la situation. Je dois penser à autre chose pour les quatorze prochaines journées.

Quand j'arrive à la maison, ça sent bon. Mario, comme à son habitude, a préparé un festin pour le dernier repas de nos vacances. Il sait que je m'inquiète pour cette grossesse, mais, en bon statisticien, il croit qu'un deuxième enfant ayant une trisomie 13, ça ne se peut pas, les probabilités sont trop minimes. Angela et lui ont travaillé fort toute la journée pour que cette soirée soit magique. Ils ont cueilli des fleurs, cuisiné et même prévu un feu d'artifice.

Pour cette dernière soirée de vacances, Angela veut dormir entre son papa et sa maman. Comment lui refuser ce privilège ?

Je m'endors en regardant Mario et ma belle cocotte, et je suis déjà nostalgique. Le quotidien

reprendra, Mario quittera la maison pour quelques jours, Angela retournera à la garderie, et moi au travail. J'aimerais arrêter le temps. L'arrivée d'Angela dans ma vie m'a fait découvrir mon côté mélancolique. Après les vacances d'été et celles du temps des fêtes, je deviens maussade, j'ai souvent la larme à l'œil, je voudrais que notre vie de petite famille se poursuive. Je ne peux pas croire que les vacances sont déjà terminées. Je les anticipe pendant des mois, et ça me prend des semaines pour m'en remettre.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé partir. Quand j'étais jeune, mon père possédait une voiture familiale. L'été, nous partions soit en Gaspésie voir la famille de ma mère, soit au Témiscamingue dans celle de mon père. Mes parents m'ont transmis ce goût de bouger et cet amour des vacances.

Au fil des années, Mario et moi avons établi notre façon de voyager. Nous aimons découvrir et apprécier la beauté du monde, passer du temps ensemble. L'arrivée d'Angela dans ces périples n'a fait qu'accroître ce bonheur d'être réunis pendant quelques semaines. Être en vacances, pour nous, c'est partir, peu importe que ce soit en avion, en vélo, en auto ou en bateau. Cette année, nous sommes allés à l'Île-du-Prince-Édouard, et nous en revenons tout juste. Nous y avons loué un chalet au bord de la mer. Là-dessus, je ne fais aucune concession. Si la mer est proche, je dois la voir, la sentir et l'entendre. Prendre l'apéro en faisant des châteaux de sable, c'est le bonheur. Mario a découvert avec moi l'importance de décrocher du quotidien. Comme



il vient d'une famille d'agriculteurs, le travail de la ferme a toujours prédominé sur le reste. Ce n'est pas un hasard qu'il soit aussi rigoureux et travaillant.

J'aimerais que Mario rentre à la maison tous les soirs. Il m'arrive de penser que notre quotidien n'est pas ce que je souhaitais au plus profond de moi. Je ne trouve pas ça toujours facile d'être seule avec ma fille au moins trois jours par semaine. Je finis par m'endormir, entourée de ce que j'ai de plus précieux au monde.

Je me réveille en sursaut. Je suis toute mouillée. Oh, mon Dieu, je vais perdre mon bébé ! Je reconnais l'odeur de ce liquide qui coule entre mes jambes. Je ne veux pas réveiller Angela. Je chuchote :

— Mario, Mario, il y a un problème, je perds du liquide amniotique.

Il se lève d'un bond, de l'affolement dans les yeux.

— Claude, on doit se rendre à l'hôpital.

Mario me surnomme Claude comme tous les autres membres de ma famille.

— Non, je pars à l'hôpital. Ça ne donne rien d'être trois à l'urgence.

— Voyons donc, c'est trop grave, tu ne peux pas conduire dans cet état.

— Mario, je ne veux pas qu'Angela soit témoin de notre panique. Reste avec elle. Je serai très prudente, crois-moi.

— Non, je vais appeler mes parents, ils vont venir garder la petite.

— Non, ça va être trop long. En plus, je trouve que nous avons assez fait vivre d'émotions à tes parents.

Pendant que l'on discute à voix basse, je cherche des vêtements. Je mets finalement la main sur un bermuda, une camisole et une veste. Deux minutes plus tard, je suis habillée. Mario descend avec moi au salon. J'attrape mes clés et je dis à mon chum que je lui donnerai des nouvelles le plus tôt possible. Il continue à argumenter. Son ton monte, ce qui est très rare dans son cas, contrairement à moi. Je ne peux pas attendre, je dois me rendre à l'hôpital. Je le vois, sur la galerie, l'air complètement découragé de mon entêtement.

Je prends la route, non pas effrayée, mais en mode sauvetage. Je parle à mon bébé, je veux qu'il s'accroche : « Petit coco, reste là, ne pars pas. » L'état de la route me fait paniquer ; au moindre cahot, je perds du liquide. Enfin, j'arrive à l'urgence. La préposée au triage m'appelle et me demande :

— Raison de la visite ?

— Je perds du liquide amniotique.

— Vous savez ça comment ?

— L'odeur.

— L'odeur ?

— Écoutez, je dois voir un médecin, j'ai peur de perdre mon bébé.

— J'ai encore quelques questions.

— J'ai eu une amniocentèse cet après-midi.

Écoutez, je dois voir le médecin...

— On ne fait pas ça ici.

Elle me regarde d'un air perplexe.

— Je sais, je suis allée à Québec.

— Pourquoi une amniocentèse : problème héréditaire ?

— Non, écoutez, je n'ai pas envie pour le moment de vous raconter ma vie, je sens que je peux perdre mon bébé d'une seconde à l'autre. Appelez ma gynécologue, elle va comprendre ce qui se passe.

— Vous allez commencer par voir le médecin de garde et il jugera lui-même... Retournez dans la salle d'attente, me dit-elle sur un ton autoritaire.

— D'accord.

Je m'assois, mais je suis en colère. Enfin, on me convoque à la salle 4. Je m'y rends presque en courant.

— Calmez-vous ! me dit l'infirmière en me regardant droit dans les yeux.

Elle comprend rapidement que ce n'est pas la bonne chose à me dire. Du regard, je lui lance des couteaux.

— Couchez-vous, le médecin va venir vous voir.

Encore attendre, attendre et attendre. Le médecin arrive enfin, après plusieurs minutes.

— Bonsoir. Quelle est la raison de votre visite à cette heure tardive ?

— Je perds du liquide amniotique. J'ai eu une amniocentèse cet après-midi à Québec et je pense que tout est relié.

— Un instant, pas trop vite.

— Comment ça, pas trop vite ? J'ai déjà tout raconté à l'infirmière.

— Pourquoi faites-vous le lien entre la perte de liquide et l'amniocentèse ? C'est probablement de l'urine que vous avez perdue.

Je sens mes narines s'élargir. Je dois me contenir pour ne pas piquer une crise d'hystérie

légendaire, qui me conduirait assurément au département de psychiatrie, où je finirais bourrée de calmants.

— Pardon ? Vous pensez que je suis venue à l'urgence en pleine nuit parce que j'ai pissé dans mes culottes... Est-ce bien ce que vous dites ?

Il baisse ses lunettes sur le bout de son nez et soutient mon regard :

— Il y a de fortes probabilités que ce soit tout simplement ça. Sinon expliquez-moi pourquoi on vous piquerait sur le ventre et pourquoi le liquide sortirait par les voies naturelles ?

Je ne peux me retenir, je hausse le ton considérablement.

— Heille, c'est vous, le médecin, c'est à vous de me répondre. Appelez ma gynécologue, elle a certainement une explication.

C'est évident, je commence à l'exaspérer.

— On va se calmer...

Il regarde son dossier.

— ... madame Barrette. Il se fait tard. Vous devriez vous reposer.

— Pardon ? Je ne me calmerai pas tant et aussi longtemps que je ne saurais pas ce qui se passe.

— On va d'abord faire un examen gynécologique. On va prendre un échantillon de ce fameux liquide qui vous inquiète tant et, après, vous pourrez retourner tranquillement chez vous. Nous vous rappellerons s'il y a quelque chose.

— Je ne retournerai pas chez moi cette nuit.

Il me regarde avec un petit air étonné :

— Ah bon...

— Je veux voir ma gynécologue.

— Elle n'est pas de garde, elle ne sera pas ici avant 8 heures.

— Je vais l'attendre.

— Vous êtes sérieuse ?

Le seul endroit où je peux être dans cette situation est l'hôpital. Pour rien au monde je ne le quitterais.

— Oui, j'ai perdu un bébé il y a quelques mois et je n'en perdrai pas deux.

— Je vais l'appeler, compte tenu de votre insistance, mais vous êtes consciente que je vais la réveiller.

— Je sais... mais il n'y a pas d'autre solution.

Il sort de la salle et revient dix minutes plus tard. Son air a changé. Même sa voix est plus douce.

— Vous comprendrez que je ne suis pas gynécologue. Il y a beaucoup de femmes enceintes qui viennent à l'urgence pour des craintes souvent non justifiées. Elles ne veulent pas courir de risque, donc au moindre symptôme inquiétant, elles se présentent ici. Je vous rassure, la Dre Cossette prend votre cas au sérieux. À partir de maintenant, elle ne veut plus que vous marchiez. Nous vous monterons à l'étage en fauteuil roulant, et vous resterez couchée tant qu'elle ne vous aura pas examinée.

— Pourquoi ?

— Elle m'a donné ces consignes à suivre pour éviter une fausse couche. Elle croit qu'il peut y avoir un lien entre l'intervention que vous avez subie et ce qui se passe présentement.

Je ne veux pas pleurer devant lui, je me retiens, mais ma bouche tremblote. Je réussis à dire :

— Éviter une fausse couche ?

— Oui, après une amniocentèse, ça peut arriver. Selon la Dre Cossette, votre perte de liquide peut annoncer une fausse couche.

— J'avais donc raison de m'inquiéter à ce point. Rassurez-moi.

— Il n'y a encore rien de confirmé. Vous le saurez dans quelques heures.

Je hurle à l'intérieur de moi. Les mots « fausse couche » résonnent dans tout mon corps. Comment vais-je dire ça à Mario ? Je revois les images récentes de notre fils Noël, mort alors qu'il était dans les bras de son père. Je sais que, depuis cette perte, il est très triste. C'est très rare, mais, pour une fois dans ma vie, je ne vois pas de porte de sortie. Je ne parviens pas à apercevoir de lueur d'espoir. Depuis quelques mois, j'ai l'impression d'avoir un genou à terre, et, là, le coup fatal vient de m'être annoncé.

Première balade en fauteuil roulant de ma vie. J'arrive à ma chambre, on me lève, on me couche, on monte les barreaux de chaque côté du lit. L'infirmière me montre une bassine.

— Ça, c'est pour vos petits besoins, le papier est à côté.

— Merci.

Je suis dans un état second. Je demande le téléphone et je me décide à appeler Mario. Comme d'habitude quand je dois affronter une situation difficile, la guerrière en moi se manifeste, même si je ne vois pas d'issue. Mario répond au premier coup :

— Comment ça va ?

— Je ne sais pas trop... En fait, ça ne va pas très bien.

— Le bébé?

— Mario, notre bébé est en danger.

— ...

— J'ai perdu du liquide amniotique. Judith a demandé que l'on me couche jusqu'à son arrivée vers 8 heures.

— Je m'en viens. Je vais porter la petite chez mes parents.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Sois là vers 8 heures. Je ne veux pas qu'Angela sente notre stress.

— Claude, cette fois-ci, laisse-moi m'arranger. T'ont-ils dit si tu as des risques de le perdre?

— Nous allons attendre le diagnostic de Judith parce que je ne peux pas me fier au médecin de l'urgence. Plus nul que ça, tu meurs.

— Quel est son nom?

— Aucune idée. On s'en fout, je ne le reverrai pas.

— Quelle affaire! Fais ce que Judith a dit, ne te lève pas.

— Je ne bouge pas. À tantôt.

Parler à Mario m'a fait du bien, sa voix m'a rassurée. Je ne dois pas flancher, je dois trouver un endroit pour loger mes émotions. Le bébé est toujours avec moi, et le proverbe « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir » n'a jamais eu autant de résonance que maintenant.

Au bout de mon lit, en haut du mur, il y a une immense horloge. Il est 2 h 20. Judith sera là dans un peu moins de six heures. Je dois me recentrer,

me calmer, songer à une solution et me reposer. Mon travail... Je n'y serai pas demain, je dois les prévenir. Mario doit partir pour Québec; qui ira chercher Angela à la garderie? Si je perds le bébé? Faut pas penser à ça. J'y penserai si ça arrive...

— Marie-Claude, Marie-Claude...

C'est Judith. Je me suis endormie sur le côté, je me tourne pour me mettre sur le dos et je sens le liquide envahir mes cuisses. Ma gynécologue est témoin de la scène, je vois le doute dans ses yeux. Elle demande à l'infirmière de lui apporter un bâton qui déterminera si ce liquide est de l'urine ou du liquide amniotique. Il devient bleu tout de suite.

— Marie-Claude, la couleur du bâton me confirme que tu viens de perdre du liquide amniotique. Si je me fie au rapport médical de cette nuit, c'est la deuxième fois. Pour l'instant, je ne veux pas m'avancer sur la suite des choses tant qu'il n'y a pas eu d'échographie. Nous allons en faire une d'ici une heure et, après, on se reparlera.

— Je suis inquiète, je ne veux pas le perdre.

Mario me fait sursauter. Je ne l'avais pas vu, il a dû arriver pendant mon sommeil. Il s'approche du lit. Nous nous comprenons du regard, les mots sont inutiles.

Judith a un air grave. Elle demande à Mario de rester avec moi et elle nous dit que la situation n'est pas rose.

Difficile d'avoir une conversation après cette rencontre. Une chance que j'ai déjà un enfant, cela me ramène dans la réalité même si j'ai envie de la fuir.



— Comment va Angela ?

— À son réveil, elle te cherchait. Je lui ai dit que la piqûre que tu as eue sur le ventre te faisait mal et que tu as dû aller voir ton médecin. Tu lui avais promis des crêpes, alors j'en ai fait. Elle voulait absolument aller à la garderie.

— À son arrivée chez Julienne, est-ce qu'elle semblait bien ?

— Oui, elle était contente de retrouver les quelques enfants qui étaient déjà là.

Une préposée entre dans la chambre.

— Madame Barrette ?

— Oui.

— On vous fait une petite toilette et, tout de suite après, un préposé vous amènera en radiologie.

Je tente de m'asseoir pour sortir du lit. La préposée panique :

— Non, non, non, restez couchée. Nous partons avec le lit.

Je me mets à rire, la situation est cocasse. Fini le fauteuil roulant. Maintenant, j'ai un lit roulant. Je n'avais jamais vu le plafond de l'hôpital, très agréable à regarder pendant cette balade. Pendant quelques minutes, j'oublie la raison de ce déplacement. Nous voilà dans la salle d'examen. Ma gynécologue et la radiologiste y sont déjà.

— Marie-Claude et Mario, nous allons calculer la quantité de liquide amniotique. Nous allons aussi nous assurer que le bébé va bien.

Nous avons rarement été aussi dociles. Nous nous sommes très peu parlé ce matin, mais on pense la même chose : dans quel état allons-nous ressortir de cette salle ? La dernière fois que nous

avons été dans une situation semblable, ça a été une épreuve difficile à décrire. Pendant cet examen, Mario et moi, nous ne pouvions nous regarder, j'étais couchée et lui était assis à l'autre bout de la pièce. Aujourd'hui, il est debout, à côté du lit, et nous pouvons échanger des regards.

On m'applique le gel sur le ventre et, enfin, on y appose la sonde. Nous avons les yeux rivés sur l'écran. Comme d'habitude, je n'y comprends rien. C'est en noir et blanc.

La radiologiste s'empresse de dire :

— Bonne nouvelle, le cœur du bébé bat !

Il n'en fallait pas plus pour que les larmes coulent sur mes joues.

— Tu as perdu beaucoup de liquide. Comme vous le savez, c'est ce dernier qui nous permet d'avoir un contraste. Quand l'image n'est pas claire, c'est qu'il y a un problème. Nous allons mesurer les poches de liquide qui entourent le bébé.

Les deux spécialistes chuchotent, prennent des mesures.

— Ici, il y a cinq millimètres ; ici, deux millimètres... Nous allons recommencer pour être certaines des valeurs.

Une vingtaine de minutes plus tard, Judith nous dit solennellement :

— Une autre perte pourrait être fatale pour le bébé. Nous allons te ramener dans ta chambre. Tu dois demeurer couchée. Tes mictions et tes selles : dans la bassine. Tu ne dois pas t'asseoir, seulement t'incliner légèrement. Tu dois te reposer. Dès que possible, nous allons parler à des spécialistes en grossesses à risque élevé et nous appliquerons leurs

recommandations. Mario, assure-toi qu'elle reste calme. La seule solution pour éviter une autre perte, c'est l'immobilité. J'ai une grosse journée, mais je passerai sans faute pour vous expliquer la suite.

Je m'empresse de demander :

— Penses-tu que je vais perdre le bébé ?

Et Mario d'ajouter :

— Quels sont les risques ?

— Trop tôt pour répondre, mais comme les membranes sont rompues, nous devons prendre des précautions contraignantes, mais efficaces.

La gynécologue nous fait un sourire rempli de compassion et nous quitte avec la radiologiste.

Nous restons dans la salle d'examen. La préposée doit venir me chercher. L'atmosphère est lourde. Je romps le silence :

— Est-ce que tu vas au bureau ?

— Il faudrait bien, c'est le retour des vacances.

Les employés m'attendent pour la planification des prochaines semaines. Mais je n'ai pas la tête à ça. Si tu veux, je pourrais y aller et repasser ici avant de retourner à la maison.

— J'aimerais ça en savoir plus sur les membranes rompues.

— Moi aussi. J'ai l'impression de nager dans le brouillard. Je sentais Judith inquiète, je n'aime pas ça.

— Tu devrais prendre quelques minutes pour aller voir sur Internet ce qu'ils disent sur les membranes rompues. Ton plan est bon. Reviens en fin de journée, je vais essayer de dormir. Il faut que mon cerveau arrête de tourner en rond. Tant que l'on n'en sait pas plus, ça ne donne rien de paniquer.

— Voilà ton *lift*!

— Le *lift* s'appelle Rosie, nous lance la préposée au sourire généreux.

— À plus tard! En passant, n'en parle pas trop, je ne suis pas prête à recevoir de la visite.

— N'hésite pas à m'appeler s'il y a du nouveau. Je peux revenir quand tu veux.

À travers les barreaux de mon lit, je regarde Mario partir. Je voudrais l'accompagner.

— Vous êtes prête, madame Barrette? demande la dynamique Rosie.

— Avançons le carrosse... Ai-je le choix?

Rosie me fait la conversation, mais je ne l'entends pas. Je n'ai pas envie de vivre ce qui m'attend. J'ai le goût de hurler, de pleurer, j'ai comme une avalanche dans l'abdomen. Heureusement que je suis dans un lit, sinon je m'effondrerais. Me voilà revenue devant mon horloge. Une infirmière me demande :

— Avez-vous fait une miction?

— Une miction?

— Avez-vous uriné?

Voilà une question qui a le mérite d'être claire.

— Ce matin...

— Quelle couleur?

— C'est une vraie question?

— Ben oui.

— Je ne sais pas. La prochaine fois, j'analyserai la couleur si ça peut vous aider.

— Voulez-vous manger un petit quelque chose? Il nous reste des plateaux du déjeuner, du gruau, des rôties...

— Des rôties et un café, ça va être parfait.

Je mange une rôtie qui a des points communs avec la mort : raide et froide. Après ce copieux repas, je m'assoupis.

Mario me réveille. L'horloge indique 16 heures. Je suis complètement perdue.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis revenu comme convenu. L'infirmière vient tout juste de me dire que le médecin est en route pour nous rencontrer.

— As-tu réussi à travailler un peu ?

— Oui. Au moins, tout le monde sait que j'ai un imprévu de taille et que mon agenda peut être modifié en tout temps.

Le médecin entre dans la chambre. Enfin, nous en saurons plus. Elle se met au bout du lit pour être certaine que je la vois, et Mario est à côté de moi.

— Voici ce qu'il en est. Habituellement, après une amniocentèse, le trou que fait l'aiguille se ferme rapidement. Dans ton cas, le trou ne s'est pas colmaté. Peut-être as-tu pris la route trop vite après l'intervention. Le mouvement du liquide a peut-être permis à de petites quantités de liquide de couler, puis le trou s'est agrandi. En réalité, c'est seulement une hypothèse. Selon les statistiques, il se produit une fausse couche sur deux cents grossesses après l'amniocentèse. Le Dr Draper, celui qui a fait ton intervention, propose que tu demeures ici soixante-douze heures sans marcher. Dans plusieurs cas, la brèche se colmate, et la grossesse suit son cours. Je dois quand même vous dire que tu as perdu une quantité considérable de liquide.

— Judith, je le connais, ce médecin. Souviens-toi, c'est lui que tu m'as fait voir à Québec lors

de ma dernière grossesse. Si, dans soixante-douze heures, je perds encore du liquide, que se passera-t-il ?

À voir son air, je comprends qu'elle redoutait cette question.

— L'interruption de grossesse pourrait être envisagée. Selon le Dr Draper, si ton état n'est pas stabilisé après dix jours, les chances d'avoir votre bébé sont très minces.

Mario la relance :

— Très minces ou nulles ?

— Très minces... Écoutez, c'est du cas par cas. Marie-Claude, je te demande, pour les trois prochains jours, de bouger le moins possible et de ne pas marcher. Tu as perdu beaucoup de liquide, et une autre perte majeure pourrait être fatale pour le bébé. Nous allons te donner des calmants qui n'auront pas d'effet sur le bébé, mais qui te permettront de t'assoupir. Tu peux incliner le lit très légèrement. Tes besoins : dans la bassine. Utilise la sonnette pour toute demande. Je vais venir te voir tous les jours. Nous passerons une écho jeudi en fin de journée. Veux-tu un papier pour ton employeur ?

— Mon employeur ? Je l'ai complètement oublié.

— Ne t'en fais pas, je lui ai parlé cet avant-midi.

— Oui, je vais prendre le papier. Est-ce qu'Angela peut venir me voir ?

— C'est la seule visite que je te recommande. Tu dois être au repos. Mario, c'est important de dire à la famille et aux amis qu'elle ne peut recevoir personne. Je ferai mettre une note sur la porte.

Son téléavertisseur sonne :

— Je dois y aller. Tenez bon.

— Merci ! Est-ce possible de fermer la porte ?  
Elle nous fait un beau sourire. Mario prend une grande respiration en me regardant :

— Bon... Même si l'on voulait se faire croire que ce sont de bonnes nouvelles...

— Je trouve qu'elle est demeurée très vague.

— Je suis d'accord avec toi. Je n'ai pas eu le temps de consulter des sites parlant de membranes rompues, mais je vais m'en occuper ce soir. Nous avons deux jours devant nous pour récolter toutes les informations nécessaires pour bien comprendre les tenants et aboutissants de la situation du bébé.

Je sens l'émotion monter et je prends les mains de mon chum :

— Mario, je t'avise tout de suite qu'ils n'interrompront pas la grossesse...

— Nous pensons la même chose. Pour l'instant, ne paniquons pas. Le bébé va bien.

— Tu as raison. Tu devrais aller chercher Angela. On pourrait manger ensemble.

— Penses-tu que je pourrais aller à Québec et revenir jeudi en fin de journée ?

— Angela ?

— Mes parents vont la garder.

— Pas de problème. De toute façon, je dois me reposer. J'aimerais avoir une petite télévision.

— Je vais la demander en partant. As-tu besoin de quelque chose à la maison ?

— Mon lecteur de CD, mes écouteurs et tous mes disques. Des sous-vêtements, ma trousse de beauté, ma brosse à dents, du shampoing, du savon et un pot de betteraves. Ne me regarde pas comme ça, j'ai encore mes goûts de femme enceinte.

— Du shampoing... Bonne chance pour te laver les cheveux!

— C'est vrai. Comment je vais faire? Je vais en parler avec l'infirmière.

— Je pars si je veux revenir.

— Bye bye.

Nous sommes fidèles à nos habitudes. Malgré la gravité de la situation, l'apitoiement ne fait pas partie de nos réflexes. La vie continue, on doit aller de l'avant. Pourtant, plusieurs ne pariaient pas fort sur la durée de notre relation. Nous sommes tellement différents, mais si complémentaires.